

Les Inuit, Michèle Therrien. Société d'édition Les Belles Lettres, Guides Belles Lettres des civilisations n° 31, Paris, 2012, 272 p.

Daniel Gendron

Les Atikamekw Nehirowisiwok : territorialités et savoirs
Volume 44, numéro 1, 2014

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1027896ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1027896ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Recherches amérindiennes au Québec

ISSN

0318-4137 (imprimé)
1923-5151 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Gendron, D. (2014). Compte rendu de [*Les Inuit*, Michèle Therrien. Société d'édition Les Belles Lettres, Guides Belles Lettres des civilisations n° 31, Paris, 2012, 272 p.] *Recherches amérindiennes au Québec*, 44(1), 147–150.
<https://doi.org/10.7202/1027896ar>

véracité du *Brief Discours* (Annexe C, le *Brief Discours*, p. 696), écartant toute hypothèse selon laquelle le récit du voyage de Champlain aux Antilles pourrait ne pas être de lui. Sur ces deux points, l'ouvrage de Conrad E. Heidenreich et K. Janet Ritch, *Samuel de Champlain before 1604. Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*, paru depuis la première édition de l'étude qui nous occupe (voir Heidenreich et Ritch 2010), est plus prudent, estimant qu'un lien de naissance avec le Roi par l'intermédiaire de la mère de Champlain serait envisageable, compte tenu de son nom évocateur – Marguerite Roy –, sans pour autant conclure à quoi que ce soit en l'absence de toute preuve, et distinguant Champlain de l'auteur du *Brief Discours* sans pour autant mettre en doute l'intérêt de ce texte.

De fait, *Le rêve de Champlain* accuse un certain manque de recul par rapport aux documents attribués à Champlain ou écrits par lui, reprenant pour argent comptant le point de vue de ce dernier sur les événements, se dispensant de renvoyer aux documents précis dont il se sert à mesure qu'il les convoque ou confondant parfois, dans des formulations péremptives, hypothèses et certitudes. Ainsi entraîné par son enthousiasme pour la personnalité de Champlain et le grand rêve qu'il lui prête, l'historien se laisse glisser sur la pente du dénigrement à l'égard de ceux ou celles qui s'opposent à son héros, n'adhèrent pas à ses vues ou minimisent l'importance de son rôle. Enfin, suivant en cela d'un peu trop près les textes de Champlain et toute une tradition de la relation de voyage en Nouvelle-France (dont la recherche historique s'est largement et longtemps inspirée), l'ouvrage de David H. Fischer a tendance, malgré le souhait qu'il exprime « d'écrire sur les Indiens d'Amérique et les Européens avec maturité, empathie et compréhension » (p. 20), à faire des interlocuteurs amérindiens – alliés ou adversaires – de Champlain, de simples faire-valoir sans grande substance : ainsi souligne-t-on que les coups d'arquebuse tirés par Champlain suscitèrent chez les « Indiens » « de grands cris avec

étonnement » (p. 303) ou que les « Cheveux-Relevés » étaient, « de toutes les nations indiennes, [...] sa préférée » (p. 391). De fait, trop « iconoclastes » au goût de David H. Fisher, les travaux de Denys Delâge ou de Bruce Trigger, qui ont bouleversé la manière d'écrire l'histoire de la Nouvelle-France en montrant que les premières nations ont constitué des acteurs de premier plan dans l'installation européenne en Amérique du Nord, n'ont malheureusement pas pesé très lourd dans la perspective biographique adoptée.

Faut-il pour autant reprocher à l'auteur la passion qui l'anime et sa volonté de « redécouvrir ce grand découvreur » (p. 20)? L'exercice de critique historique permettant de jeter des ponts entre autant de sources textuelles et d'éclairer les formulations obscures, les silences et les lacunes d'une documentation extraordinairement volumineuse est par essence périlleuse : les glissements déplorés ici n'empêchent pas que cette biographie compte parmi les études incontournables sur Champlain.

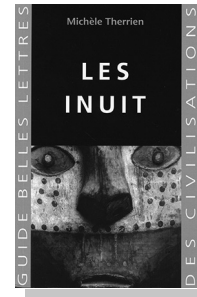
Catherine Broué
département des lettres et humanités,
Université du Québec à Rimouski

Note

1. Sa date de naissance, encore inconnue au moment de la parution de la version française de cette étude, est élucidée aujourd'hui, grâce à la découverte de son certificat de baptême, daté du 13 août 1574 (voir Ritch, s.d.).

Ouvrages cités

- HEIDENREICH, Conrad E., et K. Janet RITCH (dir.), 2010 : *Samuel de Champlain before 1604. Des Sauvages and Other Documents Relating to the Period*. McGill-Queen's University Press et The Champlain Society, Toronto et Montréal.
- RITCH, Janet, s.d., « Discovery of the Baptismal Certificate of Samuel de Champlain ». The Champlain Society. <<http://www.champlainsociety.ca/discovery-of-the-baptismal-certificate-of-samuel-de-champlain/>> (consulté le 15 mai 2014).



Les Inuit

Michèle Therrien. Société d'édition Les Belles Lettres, Guides Belles Lettres des civilisations n° 31, Paris, 2012, 272 p.

QUE DIRE D'UN LIVRE s'il commence par un chapitre sur l'histoire qui contient autant d'erreurs? Comment un tel ouvrage a-t-il pu se trouver imprimé? La réponse est simple il n'y a eu aucune lecture critique de ce bouquin. Les thèmes discutés sont vastes, et le lecteur doit s'imaginer que l'information qui s'y trouve est exacte. Or, ce n'est pas le cas. Il importe peu que, des 220 pages qui composent le livre, dix pages sont truffées d'erreurs factuelles et d'interprétations erronées. En tant qu'archéologue, je constate de la part de l'auteure une totale incompréhension du travail et de la contribution de l'archéologie à la connaissance du monde arctique. Le reste du bouquin apparaît mieux documenté, mais comment s'en assurer? Si un archéologue constate autant d'erreurs en si peu de pages, je peux facilement m'imaginer un linguiste en faire autant dans la section sur la langue inuite. Je sais que ce n'est pas le cas, et là n'est pas la question. Il est impensable qu'un ouvrage de référence qui vise à mieux faire connaître la culture inuite puisse être si mal documenté.

Je dois admettre que j'ai hésité longuement sur la meilleure façon de présenter ce livre. Je me suis demandé si je devais mettre l'emphasis sur les côtés positifs, mais cela ne rendrait aucun service aux lecteurs potentiels. J'ai donc opté pour une approche qui devrait permettre aux gens intéressés de passer outre et d'aller consulter d'autres ouvrages mieux construits et, surtout, mieux documentés. Il n'y a qu'une seule façon de décourager tout lecteur éventuel et c'est en présentant les erreurs qui s'y trouvent.

Il est vrai que le moment exact de la traversée des ancêtres des paléoesquimaux (et ici j'ometts volontairement de faire référence à ces groupes en tant qu'inuits – ce que l'auteure ne fait pas) n'est pas précisément connu (p. 29). Toutefois, il est certain qu'au moment de cette traversée, le pont de terre nommé « Béringie » n'existe plus depuis un bon bout de temps. Lorsque les ancêtres des Paléoesquimaux ont traversé le détroit de Behring, ils l'ont traversé sur des embarcations. La mer avait repris son emprise sur le détroit.

Il est aussi remarquable que l'auteure puisse lier des récits inuits aux derniers moments de la dernière glaciation (p. 30). Il y a tout de même plus de 6 000 ans d'histoire à considérer ! Et plusieurs autres événements climatiques qui ont eu cours pendant cette longue période ont affecté l'environnement arctique. Les traditions orales demeurent rarement intactes sur la longue durée. Elle ne donne pas le contexte de ce récit inuit, alors il est difficile de comprendre son origine exacte. Il ne faut pas oublier l'influence des récits des archéologues, qui peuvent aussi être facilement intégrés aux traditions orales. Après tout, les archéologues et les anthropologues sillonnent le monde arctique depuis plus d'un siècle. J'imagine que ces visiteurs ont pu laisser quelques récits de leurs découvertes !

Il est un peu étrange aussi qu'elle se réfère à des groupes séparés par des millénaires comme étant « des sociétés culturellement voisines » (p. 30). La date de 6 000 ans est actuellement erronée. L'un des problèmes de l'archéologie arctique est d'expliquer comment des groupes Denbigh ont pu coloniser si rapidement l'Arctique de l'Est alors que les sites Denbigh et les sites les plus éloignés à l'est (côte nord-est du Groenland) ont essentiellement le même âge. La question se pose : est-ce que Denbigh est véritablement la culture souche des cultures paléoesquimaudes de l'Arctique de l'Est ? Les archéologues cherchent toujours la réponse. Les populations paléoesquimaudes anciennes étaient d'abord et avant tout des chasseurs de mammifères terrestres, ce qui viendrait conforter l'hypothèse de la

culture Denbigh comme groupe souche, mais il reste beaucoup à faire pour obtenir une réponse définitive et il est fort possible qu'on ne le sache jamais avec précision.

Le paragraphe suivant est une suite de faussetés. En citant Patricia Sutherland, l'auteure décrit la société paléoesquimaude ancienne (je précise ici, mais elle-même ne le fait pas dans son texte) en lui attribuant les caractéristiques culturelles généralement attribuées aux Dorsétiens (i.e. paléoesquimau récent). L'apparition de la maison longue est généralement attribuée à la fin de la période dorsétienne (dans les derniers siècles du premier millénaire de notre ère) [voir plus loin].

Comment l'auteure peut-elle identifier les Paléoesquimaux anciens du Groenland comme étant les ancêtres des Inuits groenlandais alors qu'il y a plus de 3 500 ans qui les séparent, et ce, sans compter la disparition physique desdits groupes anciens après 2 700 ans avant aujourd'hui (A.A.), l'apparition des Dorsétiens vers l'an mille de notre ère et la migration subséquente des Inuits il y a 800 ans en provenance d'une région où les cultures se sont développées indépendamment des cultures paléoesquimaudes (i.e. sans aucun contact pendant tous ces siècles) (p. 32) ? Un peu plus loin dans le même paragraphe elle mentionne que ces « ancêtres » n'avaient ni embarcations, ni traîneaux, ni chiens. D'abord, ce ne sont pas les paléoesquimaux anciens qui ne possédaient pas d'embarcations ou de traîneaux (au contraire, leurs présences ont été documentées), mais ce sont généralement des absences attribuées à leurs successeurs dorsétiens. J'ignore aussi où elle a pigé cette information, mais les habitations paléoesquimaudes anciennes (autant que dorsétiennes) ne possédaient pas de tunnel d'entrée. Ce type d'aménagement est apparu avec les groupes inuits.

La première carte de la page 33 montre la migration paléoesquimaude ancienne. D'abord les dates sont indiquées en année « avant J.C. », mais elles devraient être en années A.A. Le point de départ des Paléoesquimaux

est marqué à « 4 500 av. J.C. », mais il s'agit en fait de 4 500 ans A.A. La seconde date est accolée à l'expansion dorsétienne qui ne date pas de 2 800 ans av. J.C. mais de 2 200 ans A.A. Le 2 800 ans A.A. correspond davantage à la fin de la période paléoesquimaude ancienne. Par ailleurs, les flèches des deux groupes paléoesquimaux anciens (i.e. Indépendanciens [sic] et Pré-Dorsétiens [sic])¹ devraient se poursuivre jusque vers la côte nord-est du Groenland et vers le Nunavik et le Labrador. Une autre carte aurait dû indiquer l'expansion dorsétienne subséquente. La deuxième carte est aussi incompréhensible. On identifie le début de la migration thuléenne vers l'an mille av. J.C., ce qui est au moins 2 200 ans trop tôt !

Dans la section suivante, l'auteure discute des Dorsétiens. Elle utilise aussi le terme « Tuniit » pour décrire cette population, mais, bien qu'il soit très répandu, sa signification exacte n'est pas très claire : « Ceux qui étaient là avant nous » est généralement la traduction donnée, mais cela peut identifier aussi bien les ancêtres directs des Inuits que les Dorsétiens. Il ne faut pas oublier que dans plusieurs régions de l'Arctique de l'Est les contacts entre les Dorsétiens et les Inuits (Thuléens) ne sont pas attestés hors de tout doute, sauf pour quelques exceptions à l'extrême nord. Malgré l'ambiguïté du terme, il fait maintenant partie *de facto* du vocabulaire archéologique, alors l'usage est accepté. Les archéologues fréquentent l'Arctique depuis longtemps et il ne faut pas se surprendre que certains concepts originalement inuits aient été adoptés par les archéologues qui en ont par la suite transmis une interprétation quelque peu différente aux Inuits, conception qui est maintenant véhiculée par tout le monde (voir, à titre d'exemple sur les changements de sens des concepts, les volumes de la cinquième expédition Thule où les termes « tuniit », « paléoesquimau » et « néoesquimau » ont une signification un peu différente de leur usage contemporain).

L'auteure poursuit sa présentation de dates erronées. Contrairement à ce qu'elle affirme, les Dorsétiens ne sont pas apparus autour de l'an 1000

avant notre ère, mais quelques siècles plus tard, autour de 500 à 0 avant notre ère (p. 33). Dans le même paragraphe, elle attribue le *qaggiq* (maison cérémonielle) aux Dorsétiens, mais ces structures sont d'origine inuite. À la page suivante, elle décrit l'aménagement axial des habitations dorsétiennes comme caractéristique de cette période, mais ce type de construction était aussi présent et plus fréquent au Paléoesquimau ancien. Elle poursuit (p. 34) en attribuant l'arc et la flèche aux Dorsétiens alors que c'est justement l'un des mystères de cette période que ni l'arc ni la flèche ne se retrouvent dans les sites archéologiques dorsétiens. Il en va de même pour l'usage du *qajaq* qui n'est pas du tout attesté pour la période dorsétienne, mais qui l'aurait été pendant le Paléoesquimau ancien. Évidemment, il y a des raisons derrière ces choix. L'apparition des Dorsétiens coïncide avec un refroidissement très important et la banquise était omniprésente à l'année, ce qui rendait superflue l'utilisation d'un *qajaq*. Toutefois, cela n'explique pas l'absence du traîneau, qui aurait été fort utile. La fin de la période dorsétienne coïncide avec un réchauffement des températures. C'est à cette période qu'apparaissent les maisons longues dorsétiennes, souvent identifiées comme lieu de rassemblement de plusieurs familles en période difficile.

À partir de l'an 1000 de notre ère, les données archéologiques indiquent que la population dorsétienne disparaît des régions autour du détroit d'Hudson. C'est vers cette époque que le nord du Groenland est peuplé à nouveau par ce qui reste des groupes dorsétiens.

L'auteure poursuit avec l'histoire de l'arrivée des Inuits, qu'elle nomme « Thuléens », terme utilisé par les archéologues pour distinguer cette population initiale de leurs descendants inuits. Toutefois, il s'agit essentiellement de la même population, « Thulé » étant un terme scandinave (« l'extrême nord ») donné à un emplacement au nord-ouest du Groenland et où les archéologues ont identifié pour la première fois cette culture (tout comme « dorsétien » correspond à la

première collection archéologique de cette culture retrouvée à Cape Dorset).

Un coup d'œil rapide à la section « archéologie » de la bibliographie indique que l'auteure n'a consulté aucune référence postérieure à 2004. Cela explique qu'elle se réfère encore à une migration inuite hors de l'Alaska autour de l'an 1000 de notre ère (voir p. 35 et 138). Or, il a été établi très clairement que la migration inuite initiale a débuté plus tardivement, vers 1200 de notre ère (Maschner *et al.* 2009). Ces nouvelles informations changent énormément le paysage de l'Arctique de l'Est, et cela rend encore plus difficile de concevoir des contacts entre les Dorsétiens et les Inuits et rend obsolète le commentaire de la page 36 qui attribue aux Inuits la disparition des Dorsétiens. Toutefois, l'idée d'une assimilation d'une population vestigiale dorsétienne pourrait être possible dans certaines régions du nord de l'Arctique de l'Est. Le reste de ce paragraphe n'est que fabulation : les affinités culturelles entre les Dorsétiens et les Inuits ou encore une présence dorsétienne au Labrador au *xvi^e* siècle. Ce qui me ramène à la signification du terme « *tuniit* » qui, dans le souvenir collectif des Inuits doit davantage faire référence à leurs ancêtres directs plutôt qu'à un groupe de lointains parents qui ne partagent avec eux qu'un lieu d'origine commun, mais séparé dans le temps par plusieurs millénaires. Le temps et l'espace ont modifié les cultures paléoesquimaudes (i.e. prédorsétiennes et dorsétiennes) autant qu'ils ont modifié l'évolution culturelle des populations qui se sont développées en Alaska pour devenir le peuple inuit que l'on connaît aujourd'hui. Il est hasardeux d'attribuer la mémoire collective comme un souvenir exact. Les années transforment tout. Le souvenir d'un événement devient avec le temps plus vague et se transforme progressivement en légende. La mémoire ethnographique n'est pas immuable, même dans un contexte de traditions orales centenaires.

À la page 38, l'auteure résume les conséquences du petit âge glaciaire à un seul fait, comme si cette observation était valable pour tous les groupes

inuits de l'Arctique. L'abandon des côtes, la prédominance du caribou, tout cela correspond à un groupe d'Inuits qui s'est adapté à un mode de vie à l'intérieur des terres à l'ouest de la baie d'Hudson, mais nulle part ailleurs n'a-t-on observé ce changement de mode de vie. Encore une fois, elle compare ce mode de vie avec le mode de vie des premiers Paléoesquimaux. Les deux groupes chassaient le caribou, mais la similitude s'arrête ici.

Ce chapitre se poursuit avec une référence aux Hyperboréens ! Ce petit paragraphe est un peu étrange. On y fait référence à un peuple vivant dans des contrées froides et isolées, « Thulé » !! Ce mot est d'origine scandinave et je doute fortement que les auteurs du *iv^e* siècle av. J.C. aient connu ce mot. En fait, tout cela ne fait absolument aucun sens. À l'époque décrite, le secteur de Thule était inoccupé. De plus, il est plutôt normal que les Norrois, à leur arrivée au Groenland un peu avant l'an mille, n'aient pas rencontré d'Inuits, ni de Dorsétiens puisque ni l'une ni l'autre de ces populations ne s'y trouvait.

À la page 41, l'auteure parle de contact au Labrador entre les Norrois et des Inuits (autour de l'an mille de notre ère), alors que ces derniers n'ont pas encore quitté l'Alaska ! Il y avait bien des Dorsétiens, que les Norrois nommaient Skraelings, mais encore une fois, les Dorsétiens n'étaient pas des Inuits !!

L'art préhistorique (p. 180-183) : l'auteure débute cette section en affirmant encore une fois que les Paléoesquimaux (anciens et récents) font partie du continuum inuit, ce qui ne fait évidemment aucun sens. De plus, s'agit-il d'art ou de chamanisme ? Si ces objets ont une fonction chamanique ou chamanistique, comment peuvent-ils être de l'art ? Enfin, cela est plus un débat entre archéologues. Dans sa perspective de « continuité culturelle », l'auteure omet tout de même de mentionner que les représentations graphiques anciennes des Inuits de l'Arctique canadien sont souvent sans visage, alors que les représentations graphiques paléoesquimaudes sont généralement très

détaillées! Quelle est donc la continuité entre ces deux façons de représenter le visage?

Encore une fois, elle parle de « l'art dorsétien » en y accolant l'étiquette « inuit » (p. 182), alors qu'elle discute des manifestations graphiques dorsétiennes. De même son affirmation selon laquelle les Inuits d'aujourd'hui ne trouvent pas étranges et incompréhensibles ces minuscules représentations anthropomorphiques, est diamétralement opposée à ce que nous avons pu constater chez les Nunavimmiuts. Tant les pétroglyphes que les petites gravures sur ivoire de visages anthropomorphes ou les outils paléoesquimaux ne renvoient à aucun souvenir vivace ou lointain chez les Inuits. Toutes ces manifestations sont complètement étrangères à leur culture.

Fort heureusement pour le lecteur éventuel, le reste de l'ouvrage démontre un peu plus de cohésion. On y retrouve un bon résumé des différentes thématiques importantes, notamment la langue, la vie de tous les jours, l'engagement politique, etc. On peut reprocher un manque de détails à plusieurs égards, mais cela devient un peu normal lorsqu'on essaie de décrire un territoire aussi vaste que le monde arctique. On parle d'homogénéité du monde inuit, mais il y a quand même des différences régionales sans aucun doute influencées par les développements socio-économiques tributaires des différents gouvernements et de politiques régionales très variées.

Je peux vous assurer que cet ouvrage ne trouvera pas le chemin de notre centre de documentation, mais j'ai bien l'intention de le conserver et le montrer lorsque nécessaire pour rappeler aux professionnels, aux académiciens et au public en général qu'un nom sur une couverture n'est pas toujours garant de la validité du contenu!

Daniel Gendron
Archéologue,
Institut culturel Avataq, Montréal

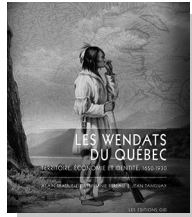
Note

1. Le terme « Indépendanciens » provient du fjord Independence sur la

côte nord-est du Groenland. Dans la littérature archéologique, ce concept suit l'orthographe anglaise. La forme correcte de « Pré-dorsétiens » est « pré-dorsétiens » en français et Pre-Dorset en anglais.

Ouvrage cité

MASCHNER, Herbert, Owen MASON et Robert McGHEE, 2009 : *The Northern World AD 900-1400*. The University of Utah Press, Salt Lake City.



Les Wendats du Québec : territoire, économie et identité, 1650-1930

Alain Beaulieu, Stéphanie Béreau et
Jean Tanguay. Éditions GID, 2013, 340 p.

PUBLIÉ AUX ÉDITIONS GID, dont les ouvrages, centrés sur le patrimoine et l'histoire, se veulent également « grand public », ce livre hors collection, qui vient de recevoir le Prix de l'Assemblée nationale du Québec décerné par l'Institut d'histoire de l'Amérique française, est à la fois un bel objet et une étude approfondie de l'histoire des Wendats sur trois siècles.

Bilinguisme, adoption de la religion catholique, abandon de l'habitat traditionnel, métissage... la tentation est grande de lire, dans la description eurocanadienne des Wendats « acculturés », la disparition de tout trait distinctif. Dès l'introduction, les auteurs partent, eux, du postulat de « la différence dans la similarité » (p. 19). Tout l'ouvrage est construit sur la démonstration que l'influence des nouveaux arrivants, les modifications induites par la société coloniale n'ont pas été seulement subies par les Wendats. Si l'émergence d'une nouvelle souveraineté sur le territoire induit incontestablement des métamorphoses imposées aux autochtones, les modalités de réponse amérindienne sont cependant nombreuses. Sujets actifs qui ne se contentent pas d'assister passivement à la dépossession de

leurs terres, les Wendats s'adaptent économiquement en fonction de différents facteurs, analysés en détail par les auteurs. Cet ouvrage vise ainsi à redonner une place centrale aux pratiques, aux conceptions, aux adaptations amérindiennes : « Bien qu'ils soient conditionnés par le contexte colonial, ces développements s'inscrivent cependant en marge de transformations sociales et culturelles plus globales, comme s'ils dessinaient les contours d'une identité particulière dont l'évolution est, elle, définie par les Autochtones eux-mêmes. » (p. 19-20)

Identité, économie, territoire : ces termes sont les trois pôles autour desquels cet ouvrage se construit. L'histoire wendate n'est pas ainsi linéairement exposée sur trois siècles, mais revisitée selon différents points de focale.

Le premier chapitre décrit le territoire et aborde les caractéristiques principales du mode de vie des Wendats avant la rencontre avec les Français (démographie, maisons longues, activités de subsistance...).

Le second chapitre, judicieusement appelé « Avec nous et parmi nous – Une communauté wendate dans un monde colonial », se concentre sur le tournant de 1650, qui voit la disparition de la confédération wendate sous les coups iroquois, l'installation auprès des Français de Québec et le processus d'intégration dans le nouvel environnement colonial. Si la première moitié du XVII^e siècle est marquée par des changements dans la continuité de pratiques ancestrales, des modifications en profondeur se font jour à la fois sur le plan économique et sur celui de l'occupation de l'espace. De même, si le contexte colonial du régime seigneurial fait que les droits des Wendats à la terre se trouvent délimités par ce cadre juridique spécifique, une logique d'alliance se fait jour dans l'ordre colonial, et les auteurs soulignent que l'adoption de « coutumes chrétiennes » ou de « manières françaises », que l'on ne peut nier, ne sont pas antinomiques avec le « maintien d'une identité wendate » (p. 97).

De manière plus approfondie, le chapitre 3 aborde le « nouveau territoire » des Wendats, qui se définit